



LIEUX COMMUNS

Monde déshumanisé, règne de la marchandise, urbanisme oppressant... Et si les visions d'horreur des romanciers fantastiques s'étaient incarnées dans notre univers des années 2010 ? Bruce Bégout et Laurent Graff testent l'hypothèse dans deux recueils de nouvelles ciselées. Entretien croisé.

Le premier, Bruce Bégout, est bien connu des lecteurs de *Chro* depuis de nombreuses années : nous avons rendu compte d'à peu près tous ses livres, nous l'avons longuement interviewé lors de la parution de son épais journal philosophique (*Pensées privées*), et il nous a plus d'une fois gâtés d'un texte inédit. Le second, Laurent Graff, est plus discret, mais tout aussi connu de nos lecteurs fidèles : auteur de six romans depuis 2000, tous parus au Dilettante, c'est une sorte d'ironiste léger et décalé, avec un ton légèrement narquois qui fait toujours mouche et une façon réjouissante de tout prendre en oblique, y compris sur des sujets apparemment modestes comme la phobie du voyage, thème de son meilleur livre, *Voyage, voyages*. Quel rapport entre les deux, direz-vous ? Il saute aux yeux quand on lit leurs nouveaux livres, deux recueils de nouvelles sur le monde déshumanisé qui nous entoure. Chez Bégout, c'est *L'Accumulation primitive de la noirceur* (titre parodiant Marx) : une série de textes qui prolonge le travail fictionnel commencé dans *Sphex* et *Le ParK*, dont on vous parlait déjà dans notre dernier numéro. Chez Graff, c'est *Grand absent*, étonnants récits sur des parkings, des tours de verre ou des hôtels de passe 2.0, d'où est toujours absent l'élément humain, comme si le travail entrepris par le capitalisme depuis deux siècles (tout rationaliser, jusqu'à expulser définitivement le facteur « homme ») avait enfin abouti. Les styles et le ton sont très différents, mais les convergences sont évidentes entre ces deux tableaux angoissants de la vie future, et peut-être déjà présente... Suffisamment en tous cas

pour justifier un entretien croisé et confronter les regards. Bienvenue dans votre monde.

Bruce Bégout, dans la première nouvelle de *L'Accumulation*, une phrase pourrait tenir lieu de manifeste : « Je ne poursuis pas le bizarre, le tordu, le malsain, je poursuis ce qui, au cœur du bizarre, du tordu, du malsain, demeure ordinaire ».

Bruce Bégout : Oui, c'est bien pourquoi je l'ai placée dans le récit qui ouvre le recueil. Elle donne le ton, et indique le timbre particulier du livre : cette condensation dans des écrits courts et denses de l'inquiétante étrangeté du familier.

Laurent Graff, vous vous reconnaissez dans ce programme ? Êtes-vous familier des livres de Bruce Bégout ?

Laurent Graff : Je lis assez peu, pour être honnête, et je ne connaissais pas les textes de Bruce Bégout. De par leur positionnement, leur décalage, leur non-implication, les personnages de mes livres offrent en général une vision dérangée et dérangeante de l'ordinaire, sans pour autant donner dans le bizarre, le tordu ou le malsain. Ils s'inscrivent plutôt dans une calme et humble révolution qui mise sur le pouvoir de l'absurde. Ils font de la discrétion et de l'abstention des armes de subversion. Ceci dit, dans mon dernier livre, il n'y a pas de personnage.

B.B. : De mon côté, je n'ai jamais lu les livres de Laurent Graff. Mais, à ma décharge, je lis peu d'écrivains français contemporains.

« Mes histoires proviennent souvent d'une image, d'un lieu, d'une machine, comme si les décors engendraient par eux-mêmes les actions »

BRUCE BÉGOUT

Vous avez la même fascination pour les non-lieux anonymes : parkings, aires d'autoroute, centres commerciaux, tout ce qui compose la périphérie suburbaine. « L'instabilité émotionnelle des parkings », titre d'une nouvelle de *L'Accumulation*, pourrait figurer dans *Grand absent*. Partagez-vous le même diagnostic sur la modernité rationalisée ?

B.B. : Je tente en effet de tirer du décor de nos vies, dans ce qu'il a de plus trivial et spectaculaire, des atmosphères neutres, fascinantes par cette neutralité même, mais aussi des amorce de récits. Mes histoires proviennent souvent d'une image, d'un lieu, d'une machine, comme si les décors engendraient par eux-mêmes les actions. Je fais passer la narration dans la description, ayant peu de goût pour la psychologie traditionnelle du romanesque. Les choses, bien observées, doivent pouvoir nous révéler nous-mêmes et à nous-mêmes. Après tout, c'est nous qui les avons créées. C'est la cage de fer de Weber que j'ausculte sous toutes ses faces et peint des couleurs parfois chatoyantes, parfois sinistres de mes manies et lubies.

L.G. : Ces lieux publics m'apparaissent comme des lieux vivant sous la menace permanente d'une désaffectation, d'une fermeture. Ils sont le fruit d'une ingénierie extrêmement poussée, utilitaire, agrémentée de notes décoratives, le tout reposant uniquement sur une croyance. Ça ne demande qu'à s'effondrer.

Chez vous, Laurent Graff, l'humain est la première victime d'une technocratie écrasante, qui s'auto-génère jusqu'à l'entropie. Mais là Bruce Bégout tire cette déshumanisation vers le fantastique gothique, vous renvoyez au contraire à un prosaïsme tellement « régimenté » qu'il fait naître un sentiment de vide existentiel. Votre style renforce l'aspect froid, déshumanisé, en amplifiant la novlangue bureaucratique jusqu'à l'absurde.

Avez-vous conçu *Grand absent* selon un protocole consistant à faire disparaître le sujet, à la manière dont Perec avait fait disparaître le « e » dans *La Disparition* ?

L.G. : *Grand absent* est en effet une sorte de lipogramme dont l'élément manquant serait l'Humain. Non pas l'homme, qui est partout, omniprésent, hégémonique, à travers ses réalisations, ses constructions, ses fonctionnements ; l'Humain (adjectif) en tant que qualité « morale » définissant l'homme. Ce défaut n'est pas le corollaire de la modernité, du monde contemporain, de la technocratie : il est de tout temps, de toute époque. Il est à l'origine. Ce n'était pas mieux avant. Cette absence d'Humain s'est révélée tout au long de l'histoire. J'aurais pu dans mon livre décrire sur le même ton la construction d'une pyramide au temps des pharaons ou le fonctionnement d'une seigneurie au Moyen-Âge. N'ayons pas peur : l'homme n'a pas assumé sa dimension divine. Il n'est pas victime, il est coupable.

À la différence de Bégout, qui traque la part extraordinaire nichée dans l'infra-ordinaire, vous faites barrage au fantastique ou à la métaphysique, comme si vous ôtiez tout romantisme au réel. Mais peut-être que je me trompe...

L.G. : Oui, je crois que vous vous trompez. On retrouve le fantastique dans plusieurs de mes livres, et la métaphysique est sous-jacente. Le dernier paragraphe de *Grand absent* le rappelle. On peut considérer le prosaïsme comme une méthode de révélation. « Grand absent », c'est aussi le Grand – adjectif – qui est absent. C'est un livre où il faut – aussi – lire ce qui n'est pas écrit.

La déshumanisation, dans vos récits, est parfois à peine exagérée : les règles absurdes que vous inventez peuvent apparaître moins absurdes que certaines réalités (cf. Amazon, Facebook ou les scripts TV écrits en fonction des attentes du spectateur). La littérature peut-elle encore incarner une résistance, même mineure, face à la toute-puissance consumériste ?

B.B. : Je n'aime pas le mot résistance. Il indique un état de domination subie. Je ne veux pas résister, je veux au contraire attaquer, harceler, dominer. C'est aux autres, à ceux qui créent les conditions d'une vie misérable et inqualifiable,

« Les choses, bien observées, doivent pouvoir nous révéler nous-mêmes et à nous-mêmes. Après tout, c'est nous qui les avons créées. » BRUCE BÉGOUT





« Grand absent est en effet une sorte de lipogramme dont l'élément manquant serait l'Humain. »

LAURENT GRAFF

de résister à mes attaques. Mes écrits doivent être des formes agressives qui mettent au défi le lecteur et ses convictions. Bien entendu, ce que j'écris est directement critique et politique, trempé dans le bain de la contestation du monde tel qu'il est. Je ne conçois pas la littérature comme autre chose qu'une vaste provocation.

L.G. : J'ai l'impression que l'homme écrit des livres pour quelqu'un d'autre. Ou pour un lecteur qui n'existe pas. Les livres s'accumulent dans les bibliothèques et attendent. Attendent d'agir.

Grand absent peut également être perçu comme une critique de la réification de la culture, devenue un produit de consommation comme un autre. Votre livre s'achève sur une note pessimiste qui évoque *Fahrenheit 451* ou *THX 1138*. Croyez-vous néanmoins à l'émergence possible d'une communauté ?

L.G. : Je crois que vous avez mal lu la fin du livre ! C'est au contraire le seul moment où apparaît un signe. La seule voie raisonnable, c'est la voie de l'amour. Mais l'homme s'en est détourné, dès le début. Il se pourrait bien, alors, que ce soit foutu. À l'exception de quelques surgissements.

Votre livre n'est-il pas aussi une métaphore de l'écriture? Le *Grand absent* ne serait-il pas une autre incarnation de cet « innommable » cher à Beckett ou à Blanchot ?

L.G. : Dans ce livre, je me suis livré à un travail sur la langue autour de l'innommé, du non-dit, usant d'élisions, d'inversions, de conjugaisons impersonnelles, de formes désincarnées. Je compare volontiers l'écriture à la sculpture, au travail du plein et du vide. *Grand absent* est un livre en creux.

Doit-on concevoir vos livres comme des réappropriations de la négativité du monde contemporain ? Une phrase de Bégout pourrait résumer ce parti-pris : « Dans un monde où le pouvoir se déguise en créatures innocentes, l'exagération est l'unique moyen de le figurer sous son véritable aspect »...

B.B. : Ce sont des produits mêmes de cette négativité au travail, comme lorsque les signes et les nuisances de l'environnement délétère métastasent en moi et engendrent ces formes monstrueuses de récits. Parfois, d'ailleurs, ces histoires ne sont pas entièrement noires et désespérées. Se cachent aussi des moments de joie, de grâce, de fantaisie. Mais dans les interstices laissés par le Dispositif. J'ai souvent recours à l'exagération, en effet. Un de mes modèles est le cinéaste italien Elio Petri, l'auteur de *La Dixième victime* et *d'Enquête sur un citoyen au-dessus de tout soupçon*, un maître de l'anticipation noire et politique ; mais l'exagération, pour être crédible et efficace, doit faire preuve de nuances et de subtilité. Elle doit conduire à l'excès progressivement, et susciter des réactions fortes mais non caricaturales. Il y a là une alchimie difficile.

L.G. : La littérature est une entreprise de recyclage qui pratique le tri sélectif. Mon père m'a dit un jour : « Pourquoi n'écris-tu pas une belle histoire d'amour ? » (J'ai toujours déçu mon père.) C'est le propre de l'homme que de décevoir son père.



« Je ne veux pas résister, je veux au contraire attaquer, harceler, dominer » **BRUCE BÉGOUT**

Bruce, vous avez le don pour les tautologies poétiques qui résument les coquilles vides de l'hyper-modernité : « L'Éblouissement des bords de route », « La Vertu lénitive de la normalité », « L'Esthétique de l'insignifiant », « Le Suivi personnel des anonymes »... Ces formules sont-elles un déclencheur de vos récits ?

B.B. : J'essaie de créer à partir de la *lingua imperii* des formules ambiguës, de laisser entendre le langage désincarné de l'époque et de jouer avec. Parfois, oui, en effet, une formule, un aphorisme, une expression peuvent produire l'amorce d'un récit et ouvrir un monde, à tout le moins une ambiance dans laquelle je plonge personnages, décors et situations. C'est souvent au lecteur de faire le reste, d'inventer ses propres histoires à partir des fragments que je lui livre.

Quelle est votre méthode d'écriture ? Avez-vous un plan d'ensemble ? Avez-vous écrit ces récits en sachant que vous alliez les lier ensemble ?

B.B. : Je note tout le temps sur des carnets, des feuilles, des post-it, des idées, des bribes d'histoire. Celles-ci peuvent mûrir ou croupir pendant des mois et, à un moment donné, à force d'y penser, de les retourner dans ma tête, elles me semblent mûres pour être écrites. Ce sont elles qui décident du moment et du style requis. J'écris souvent sous

la dictée des états de choses. Elles appartiennent toutes à une même atmosphère générale et créent ainsi une unité entre elles, qui dément l'idée de recueil. Il s'agit plus d'un roman par fragments que d'une suite de nouvelles séparées. Il n'y avait pas vraiment de vision d'ensemble, mais la volonté de prolonger ce qui avait été commencé dans *Sphex* (2009) et *Le ParK* (2010). Un prolongement de cette littérature post-gothique, malade et asphyxiante qui contraste avec le pseudo-besoin de bonheur facile en temps de crise. Je nomme « post-gothique » cette reprise des thèmes du mal-être et des nuisances dans le monde contemporain de la marchandise, du design et du marketing émotionnel. Nous n'avons plus besoin de vampires affamés et de cachots souterrains pour nous faire peur et comprendre le mal qui nous ronge, il suffit de laisser faire les dispositifs coercitifs et suaves qui nous étreignent. Dans mes récits, les distributeurs automatiques et les nœuds d'autoroute deviennent plus angoissants qu'un vulgaire zombie à la gueule sanguinolente.

Comment articulez-vous votre travail de philosophe avec la fiction ?

B.B. : Je ne sais pas trop, je bricole, je tricote, je tâtonne. Tout n'est pas intentionnel. Il y a beaucoup d'intuitions sauvages dans ce que je fais, d'improvisation. Dans certains récits, j'introduis des morceaux entiers de pensée théorique et je vois ce que ça donne. Je marche au flair, en observant si la mayonnaise prend ou pas. Mes personnages, généralement identifiés par une lettre, adoptent souvent, il est vrai, une posture

GRAFF vs. BÉGOUT

LE MATCH

DEUX RECUEILS DE NOUVELLES, DEUX STYLES, UN MÊME DIAGNOSTIC.

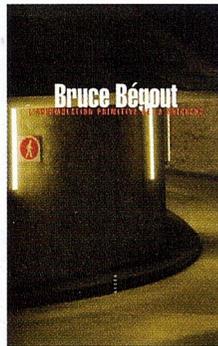
d'observation réflexive. Ils se posent des questions sur ce qui leur arrive et n'hésitent pas à élaborer des théories censées les aider à mieux comprendre leur entourage. Mais j'essaie tout de même de ne pas traduire des idées en récits ou images. Le travail littéraire a sa spécificité, et je ne cherche pas à faire une littérature à message. J'essaie, au contraire, de tirer des concepts des histoires, des situations dramatiques, bref, de produire des contextes fantastiques où sensations et réflexions se mélangent dans le plus complet brouillard.

Votre écriture semble à cheval sur le fantastique gothique, l'humour noir, la science-fiction et la satire sociologique, avec une mythologie pop très contemporaine. Cherchez-vous délibérément à enchevêtrer ces différentes figures de style ?

B.B. : Toutes ces influences, en effet, se combinent. Idéalement, il s'agirait d'écrire des récits fulgurants qui synthétisent le gothique et la théorie critique, Walpole et Adorno. Mais, plus simplement, j'essaie d'écrire des histoires qui me plaisent à partir des références et des influences qui m'ont fait : la littérature noire et décadente, le fantastique bourgeois et le style glacé du blanchotisme, et bien d'autres choses encore (Ballard, Burroughs, Roussel, Cortazar, Bolaño, etc.). J'aime beaucoup développer des passages assez blancs et neutres, d'une fonctionnalité toute mécanique et bureaucratique, et tout d'un coup y faire surgir comme des excroissances végétales, des explosions stylistiques d'un baroque pathologique. C'est cette oscillation qui m'intéresse, comme dans *Le ParK*, entre rationalité froide et folie tropicale. Il s'agit de créer des textes surprenants qui malmènent le lecteur et le conduisent au stade de l'indétermination : ne plus savoir ce qu'on lit, perdre ses repères, sentir le souffle létal de l'inconnu.

Laurent Graff, dans vos précédents livres, la gravité se dissimulait derrière un humour à froid. Il est toujours présent ici mais il s'apparente plutôt à un rictus désespéré... Vous semblez résigné face à ce monde désincarné, là où Bégout semble croire en la possibilité d'un soulèvement, d'une révolte (notamment dans cette ode aux casseurs londoniens siglée « James Graham Ballard Club »...) Vous qualifieriez-vous, l'un comme l'autre, d'humanistes désenchantés ?

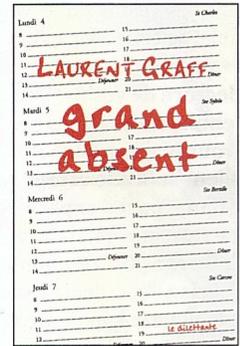
B.B. : Je ne suis pas désenchanté ni du point de vue moral ni du point de vue politique. J'emploie seulement le désenchantement comme élément stylistique et critique. C'est tout. L'atmosphère du désastre possède à mes yeux un plus grand potentiel esthétique que les moments morts du bonheur. Mais mes récits mettent en scène des personnes qui subissent, accompagnent ou dynamitent ce désastre ambiant. Ce sont des maniaques, des désaxés, des excités qui incorporent la noirceur du monde dans lequel ils vivent et en font toujours quelque chose : un



BRUCE BÉGOUT

L'GOTHIQUE MODERNE Avec ce recueil où l'étrangeté se niche dans les replis du monde, Bégout réconcilie la tradition gothique (Poe, Walpole, Maturin) avec l'esthétique de la post-modernité (on croise un obsédé du krautrock, un vendeur de fleurs indien, Werner Herzog, Kate Moss...). Derrière ces récits ballardiens, il dresse une psychogéographie de la société capitaliste et présente les facettes d'un « Dispositif » qui broie ceux qui ne rentrent pas dans les cases, laissés pour comptes et autres intellectuels dissidents. D'où un diagnostic édifiant sur notre « parodie de civilisation », où « seul l'underground véritable peut creuser, sous la surface asservie au marché et à la technique planétaires, les galeries souterraines de la future émancipation » **JULIEN BÉCOURT**

L'ACCUMULATION PRIMITIVE DE LA NOIRCEUR (ALLIA)



LAURENT GRAFF

L'IRONISTE RÉSIGNÉ Dans un genre assez nouveau par rapport à ses livres précédents comme *Voyage*, *Voyages* et *Le Cri*, Graff met en scène un monde où l'humanité a désormais complètement disparu des radars, puisqu'elle est réduite au statut de pur rouage d'un monde mécanisé, fonctionnel, anonyme. En contrechamp, Graff creuse une veine plus poétique qui pastiche le ton neutre et factuel de la rationalité technocratique en dévoilant en creux la faille d'une civilisation vouée tôt ou tard à s'effondrer. Avant de laisser entrevoir, *in extremis*, une lueur d'espoir presque mystique : la foi en l'Amour et la désertion pourraient-elles nous soustraire à cet asservissement programmatique ? Le lecteur trouvera la réponse en son for intérieur. **JULIEN BÉCOURT**

GRAND ABSENT (LE DILETTANTE)

« N'ayons pas peur : l'homme n'a pas assumé sa dimension divine. Il n'est pas victime, il est coupable » **LAURENT GRAFF**

cancer, une collection, une révolte, un livre.

L.G. : Il y a toutes les raisons d'en vouloir à l'homme. Pourtant, je n'arrive pas à me résigner à un désenchantement total. *Grand absent* est un livre plus radical, qui fait barrage aux illusions, mais dans lequel subsiste quand même, incidemment, un rai de lumière.

Vous opposez un « humain antérieur » à un humain usurpateur qui composerait la majorité de la population actuelle. Croyez-vous à un « âge d'or » révolu de l'humanité ? Pensez-vous que l'humanité a en quelque sorte subi un incident de parcours ?

LG : J'évoque en effet dans un chapitre une thèse émise par les paléontologues, selon laquelle, à une époque, il y aurait eu deux formes

d'humanité différentes, vivant en concomitance : l'homme de Néandertal et l'*homo sapiens*. Ce dernier l'a emporté sur le premier. Je m'appuie, métaphoriquement, sur cette hypothèse pour suggérer que l'homme aurait pu être autre. Nous vivons sur le cadavre de cet autre possible, de cette humanité primitive déchu.

À la lecture de vos fictions, on ressent une empathie pour les personnages que vous plantez dans le décor. Partagez-vous leur solitude et leur nostalgie ? Y'a-t-il une part d'expérience vécue, même transposée, dans votre écriture ?

L.G. : On m'a posé récemment cette question : « Qui, selon vous, devrait signer votre notice nécrologique le jour de votre mort, ou le lendemain ? » J'ai répondu : « Un de mes personnages. » Même solitude, oui. Même nostalgie, oui : d'un monde qui n'a pas eu lieu.
B.B. : J'essaie habituellement de ne pas être plus savant et lucide que mes personnages. Si par « empathie » on entend pitié, alors je ne fais pas preuve envers eux d'empathie. Mais s'il s'agit simplement d'une projection affective visant à saisir ce qu'ils vivent du dedans, alors je veux bien adopter cette attitude empathique. Mais, en vérité, j'inverserais la proposition. Ce sont plutôt eux qui témoignent à mon égard de l'empathie interpersonnelle en acceptant de présenter par leur intermédiaire certaines de mes propres obsessions. Bien évidemment, ce que j'écris est tiré d'une expérience personnelle, qu'elle soit sensible, imaginaire ou théorique. Tous ces maniaco-dépressifs que je dépeins dans *L'Accumulation* sont des autoportraits fragmentaires et mobiles.

Seriez-vous d'accord pour dire que *L'Accumulation* et *Grand absent* ont en commun la volonté de dresser un inventaire poétique des aberrations et nuisances de la société post-industrielle ? À cette différence près que dans *Grand absent* le dispositif de coercition est décrit de l'intérieur, avec un détachement ironique, tandis que *L'Accumulation* se focalise sur les syndromes de ce même dispositif...

B.B. : Très souvent je présente les hommes et les événements qu'ils subissent à partir des lieux dans lesquels ils vivent. Ce sont les architectures qui portent chez moi l'action. S'il y a une véritable empathie, c'est celle qui s'effectue par conséquent entre moi et les décors/objets. Je veux décrire les pathologies de l'hypermodernité à partir des lieux, des bâtiments, des machines que les hommes emploient et qui reflètent, mieux qu'une pseudo-enquête psychologique, ce qu'ils sentent et pensent. C'est une sorte de psychologie des décors.

L.G. : Je dois avouer que j'éprouve un plaisir ambivalent, à la fois réjouissant et amer, à décrire le monde dans lequel nous vivons. D'où l'irrépressible ironie de mes livres. Mais je ne pense pas être méchant. Je garde toujours un peu de tendresse. D'où des accents poétiques.

« Nous n'avons plus besoin de vampires pour nous faire peur, il suffit de laisser faire les dispositifs coercitifs qui nous étirent » **BRUCE BÉGOUT**

Les personnages que vous mettez en scène sont le plus souvent maniaques, obsessionnels, solitaires, inadaptés, victimes du néo-libéralisme. Mais votre diagnostic semble dire que ce qui est considéré comme pathologique s'avère en fait une forme de réaction salutaire face au « Dispositif »... Il ne s'agit plus de se révolter frontalement mais de manifester son insoumission par l'esquive, à la manière d'un *Bartleby*...

B.B. : Face à des dispositifs pathologiques, le comportement déviant ne peut être que sain. Même dans l'aliénation, qui semble totale et irréversible, il y a toujours la possibilité du renversement. C'est pourquoi mes personnages, même ignorant les causes sociales qui les affaiblissent, expriment toujours une forme de vitalité.

L.G. : Évidemment, les personnages de mes livres sont tout à fait sains d'esprit. Ce sont des extralucides, des chercheurs, des explorateurs. Ils proposent des formes d'existence alternatives, des insurrections intimes expérimentales. Le monde a cette terrible capacité d'intégrer et de digérer toutes vies, de la plus docile à la plus réfractaire. Dès lors, il faut user de malice « grammaticale », d'arguments subtils, pour pouvoir s'extraire.

On distingue en France une nouvelle génération d'écrivains à la lisière entre écriture blanche, neutre et factuelle, et science-fiction dystopique à la Ballard. La conjonction de ces pôles laisse sourdre, fatalement, une « inquiétante étrangeté ». On pense à Édouard Levé, Daniel Foucard, Philippe Vasset ou Thomas Clerc. Vous vous sentez proches d'eux ?

L.G. : Je suis incapable, par manque de qualifications, et par esprit de solitude, de m'inscrire dans une lignée littéraire.

B.B. : Moi, oui, tout à fait. Il ne s'agit pas de faire une littérature sociologique, mais de prendre le matériau multiple, complexe, ambivalent de l'époque, de le décortiquer et de le recombinaison en œuvre d'art. Car, en dépit de la posture critique et analytique de mes livres, il s'agit toujours de produire un texte qui possède en soi une valeur esthétique. Les aspects sensibles et réflexifs doivent être fondus dans une œuvre qui produit d'abord et définitivement des effets esthétiques. Sans ce travail artistique de mise en forme, le regard sur ce qui nous entoure n'aurait aucun intérêt. C'est le travail sur la langue qui permettra à la longue de restituer cette diversité et cette ambiguïté du monde, loin des schémas et des slogans. C'est pourquoi j'attache une grande importance à la composition littéraire et je sacrifierai toujours une idée, si bonne soit-elle, à une forme. ■■